

Risi, Christine (1985) Discours sur l'espace ou espace de discours : essai sur les enjeux idéologiques de la géographie. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et documents de recherche no 24, 177 p.

Jacques Lévy

Volume 30, numéro 79, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021783ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021783ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévy, J. (1986). Compte rendu de [Risi, Christine (1985) Discours sur l'espace ou espace de discours : essai sur les enjeux idéologiques de la géographie. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et documents de recherche no 24, 177 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 30(79), 99–100.
<https://doi.org/10.7202/021783ar>

NOTZKE, Claudia (1985) *Indian Reserves in Canada Development Problems of the Stoney and Peigan Reserves in Alberta*. Marburg, Marburger Geographische Schriften, n° 97, 113 p.

Il s'agit ici de la thèse de doctorat de l'auteure, présentée en août 1982 au Département de géographie de l'Université de Calgary. Le titre de la thèse m'a semblé plus explicite que celui adopté pour le livre: « The Development of Canadian Indian Reserves as illustrated by the example of the Stoney and Peigan Reserves ». Le livre s'appuie sur l'étude de deux cas qui sont ici considérés comme étant typiques, mais dont les caractéristiques sont toutefois analogues à la situation des réserves indiennes partout au Canada. L'auteure ne démontre pas cette relation, mais tout lecteur conscient des problèmes historiques, juridiques, économiques et sociaux des réserves reconnaîtra aisément les analogies entre ces deux cas et celui des autres réserves.

Le texte est clair, concis et bien documenté. Le souci de l'auteure est constant de faire le relevé de l'ensemble des dimensions pertinentes aux problèmes du développement dans ces deux réserves de l'Alberta: vie économique et traditionnelle (chap. 2), contraintes juridiques et historiques (chap. 3), projets d'avenir (chap. 4), conditions physiques et géographiques, facteurs de production, ressources renouvelables et non renouvelables (chap. 5), occupation du sol (chap. 6), industries primaires et secondaires (chap. 7).

Les deux cas sont traités comme l'on aborderait n'importe quel problème de développement dans les pays du Tiers-Monde ou du Quart-Monde: état de la situation, projets de la population, contraintes humaines, politiques et culturelles, physiques et économiques. Claudia Notzke a utilisé les travaux des historiens, des anthropologues, des juristes, des économistes, en plus de ses compétences de géographe, mais elle a su s'ajuster au point de vue des populations indiennes, consciente que les véritables chances du développement se trouvent de leur côté et qu'elles ont à ce sujet leurs propres conceptions.

Nous nous rendons compte, avec l'exemple des réserves indiennes, de la complexité des problèmes du développement et nous ne devrions pas nous étonner de rencontrer les mêmes problèmes dans d'autres pays. Ceux qui avec les Amérindiens se sont occupés de développement pourraient donner d'excellentes leçons aux coopérants qui participent au développement des pays du Tiers-Monde.

Je n'ai pas vu dans ce livre de perspectives nouvelles, mais j'y ai trouvé deux études de cas qui peuvent servir d'exemples quand il est question de présenter aux responsables amérindiens des rapports utiles et compétents pour informer leurs décisions relatives au développement économique. Comme anthropologue, ce livre a entretenu ma conviction (je l'avais déjà) que la géographie humaine est souvent très proche des intérêts de l'anthropologie et que les deux disciplines devraient collaborer plus étroitement en élaborant des projets communs.

Ce livre a été publié en Allemagne, en anglais, dans une collection de géographie humaine riche de 97 titres dont 5 en anglais. Il me semble dommage que cette thèse n'ait pas trouvé éditeur au Canada, d'autant plus que l'ambassade du Canada à Bonn a subventionné sa publication.

Yvan SIMONIS
Département d'anthropologie
Université Laval

RISI, Christine (1985) *Discours sur l'espace ou espace de discours: essai sur les enjeux idéologiques de la géographie*. Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et documents de recherche n° 24, 177 p.

Il faut commencer par lire cet ouvrage à l'envers. Dans la troisième et dernière section, l'auteur, une jeune géographe de l'Université Laval, analyse les actuels programmes de

géographie de l'enseignement primaire et secondaire au Québec. À l'aide des textes officiels et de divers commentaires qu'ils ont suscités, Christine Risi démonte les conceptions — et les présupposés — qui les sous-tendent. Naturalisme, empirisme, simplisme, telles sont les critiques principales que l'on pourrait extraire de cet examen fouillé, quoique limité dans sa portée en ce qu'il touche aux textes — recommandations ou interprétations — mais non aux pratiques didactiques elles-mêmes. C'est là il est vrai un problème particulièrement délicat lorsqu'on cherche à lire et à évaluer les contenus d'enseignement.

S'en tenir là était peut-être le projet initial de l'auteur, mais, afin de disposer d'outils d'analyse efficaces, elle a pris le temps d'approfondir quelques notions qui lui semblaient décisives, pour l'intelligence de son corpus d'abord, et finalement pour construire une grille de lecture de toute la géographie. Trois termes se dégagent alors : *société*, *idéologie*, *espace*. Pour mener à bien ces prolégomènes épistémologiques, C. Risi s'est appuyée sur des travaux existants, sans hésiter à être durement sélective : un peu de Marx et de Lacan, beaucoup de Fossaert et de Raffestin. En contrepartie, quelques textes ont été étudiés à fond, leurs logiques ont été reconstituées, ce qui rompt avec l'académisme si courant qui consiste à s'abriter derrière les références et les citations pour s'éviter de vraies lectures et de vraies critiques. Ici au contraire, à mesure que l'on progresse dans les conceptions « fossaertienne » de la société, « raffestinienne » de l'espace, on voit émerger une géographie, avec son « thème » officiel, l'espace, suffisant pour définir une relation stable entre producteurs et consommateurs de ce discours, mais recouvrant des idées trop hétéroclites pour qu'on puisse parler d'*objet*. Ici, la *mise en doute* fondamentale qui consiste à ne point prendre pour argent comptant la justification de lui-même que comporte tout discours à visée scientifique prouve sa force et sa nécessité. Géographes, nous dit C. Risi, ne soyez pas si sûrs de vous, car cet espace que vous croyez transparent à votre regard est aussi fait de représentations, d'actions, d'identités qui rendent illusoire toute approche étroitement technicienne. Dans ce « pessimisme de l'intelligence », on rencontre la ferme volonté de ne pas se bercer de mots, de ne pas se cacher sous des appellations qu'on voudrait raison sociale et qui ne sont que calicot.

Il s'agit donc bien d'une démarche épistémologique — trop rare en géographie —, qui vise à explorer les *catégories* pour stimuler les *concepts*. Cela demande d'abord culture et ouverture d'esprit, pour faire communiquer des domaines habituellement cloisonnés ; cela exige aussi rigueur et cohérence, afin d'éviter le papillonnage éclectique ou le bavardage littéraire. On ne trouve pas ces défauts ici, et on le remarque d'autant plus que l'auteur se démarque nettement du style « inerte » qui accompagne souvent le discours universitaire. Elle utilise les ressources d'une langue complexe, parfois poétique, et mobilise jusqu'à son implication personnelle pour éclairer les questions posées — ce qui est bien le but de toute recherche scientifique.

Les faiblesses, s'il y en a, proviennent plutôt du stock de principes qu'on s'est donné au départ. Réfléchir sur une science sociale impose d'aborder quantité de problèmes épineux qui mériteraient à eux seuls de longs développements, mais sur lesquels on est contraint, *volens nolens*, de se marquer et de se démarquer : homme et nature, individu et société, freudisme, marxisme, ... Je n'ai pas toujours été satisfait par les choix proposés ; j'ai parfois eu l'impression que des « angles morts » de l'investigation laissaient la vieille tradition géographique pointer subrepticement le bout du nez. Lorsque l'on joue cartes sur table et qu'on permet aux lecteurs de pratiquer l'« érosion régressive » de ses propres présupposés, on rend aussi visibles ses limites — et cela donne de la profondeur au débat.

Du côté de la problématique mise en œuvre, je pense que la banalisation des représentations à visée scientifique — et donc de la géographie — dans le trop vaste conglomerat des « *idéologies* » (selon la définition de Fossaert) n'aide guère à procéder à une critique sévère, mais non résignée, des productions géographiques actuelles. La tentation serait alors trop forte de suivre Raffestin et d'accepter finalement « en bloc » notre discipline telle qu'elle est, avec ses définitions composites et ses stratégies ambiguës. Une telle globalisation, lorsque, à l'inverse de l'analyse des contenus d'enseignements, elle ne s'appuie pas sur un corpus précis, comporte le risque d'évacuer les contradictions internes qui, depuis une quinzaine d'années au moins, font la richesse et expliquent la *dynamique* de la géographie.